

alternative ou une *police* des populations et une gestion selective des flux transgressifs, ou une *politique* d'accueil, qui porte alors le nom d'hospitalite. L'hospitalite, on le verra, n'est en effet pas une simple disposition morale mais un principe politique d'accueil de celle ou de celui qui passe une frontiere, de quelque maniere que ce soit. Elle definit une politique qui est a la fois une cosmo-politique puisqu'elle a pour objet le rapport des peuples les uns avec les autres et donc des Etats entre eux et une xenopolitique puisqu'elle a pour enjeu la reception des etrangers et l'etablissement des relations entre etrangers². Cette politique de l'hospitalite est requise par un monde ne, consolide et constamment revivifie par les migrations et la traversee des frontieres. Est ce ainsi que le comprennent les specialistes des migrations, des frontieres et de l'hospitalite ?

Les flux migratoires font aujourd'hui l'objet d'une gestion administrative et economique que la novlangue des puissances publiques ne craint pourtant pas de qualifier de *politique*. Il y faut des conditions historiques, a la fois politiques et economiques, mais aussi epistemiques et doctrinales. Celles ci sont reunies sous ce qu'on appelle un regime neoliberal dans un contexte planetaire que l'on designe depuis une quarantaine d'annees par le nom de globalisation et, bien a tort, en français, sous le nom de mondialisation. A tort, car cette neoliberalite planetaire et les conditions qu'elle impose aux franchissements de frontieres avec l'aide des États et des acteurs économiques, loin de contribuer a l'edification d'un monde commun, procede en realite a une parcellarisation de mondes hostiles par la fermeture des frontieres – dont la fonction est pourtant, d'un point de vue dynamique, de menager les passages. C'est ce qu'etudie Denis Pieret dans *Les frontieres de la mondialisation* dont le titre indique bien le paradoxe du rapport entre frontieres et mondialisation : la globalisation produit des frontieres hermetiques sous la forme de murs difficilement franchissables, d'assignations identitaires contraignantes, de controles selectifs hierarchises des populations, et la mondialisation rencontre ses

Migrations, frontieres, hospitalité¹

Ces trois notions sont liees et demandent a etre pensees ensemble. La migration est premiere, constitutive de l'humanite, puisqu'elle a decide du peuplement de la planete et contribue a former les Etats. Les frontieres ont noue les aires d'exercice du pouvoir aux operations de repartition des populations, determinant les regles de tri et ses contournements, sanctionnant ainsi un mouvement d'expansion et d'expulsion sociales. Le passage d'une frontiere par un migrant ou un transfuge met les Etats devant une

1 A propos de Denis Pieret *Les frontieres de la mondialisation. Gestion des flux migratoires en regime neoliberal* preface de Thomas Berns postface d'Etienne Balibar Liege Presses Universitaires de Liege 2016 (serie Philosophie 4) 328 p. bibliographie index. Thomas Nail *The Figure of the Migrant* Stanford Stanford University Press 2015 x + 300 p. index et *Theory of the Border* New York Oxford University Press 2016 xii + 276 p. figures index Benjamin Boudou *Politique de l'hospitalite. Une genealogie conceptuelle* Paris CNRS editions 2017 248 p. index bibliographie

2 Cf. a ce sujet l'analyse philosophique de Sophie Anne Bisiaux *Commun parce que divise. Le monde a l'epreuve de l'etranger* preface de Marc Crepon Paris Editions Rue d'Ulm 2016

limites dans la transformation des points de passage en points de blocages, la « securitisation » comme doctrine correctrice des circulations déclarées dangereuses, les campements et les « camps » comme administration subreptice ou explicite des populations indésirables, les *smart borders* comme nouvelle gouvernementalité de la mobilité, le tout concourant à la production d'illégalismes (réserve de main-d'œuvre en situation précaire, travail au noir, trafics et traite des êtres humains, etc.) nécessaires à l'économie globalisée

Au cœur de cet ouvrage se trouve l'analyse du nouveau discours et de la nouvelle rationalité économique qui s'empare du phénomène migratoire et en rationalise les flux en régime néolibéral le *migration management*. On en saisit la signification depuis une question décisive : à quoi servent les échecs répétés et organisés des supposées « politiques migratoires » ? (p. 150 et suiv.) À produire, montre D. Pieret, les illégalismes politiques et économiques dont se nourrit la gouvernementalité managériale des migrations saisies à un niveau global. L'auteur en propose une analyse minutieuse et convaincante, fortement documentée à la fois sur le plan théorique et sur le plan pratique. Sur le plan pratique en décortiquant les textes, déclarations, dispositions, décisions mises en œuvre et justifications organisant les politiques européennes. Sur le plan théorique en reprenant avec précision et intelligence les analyses que Michel Foucault a consacrées à la naissance de la biopolitique et à la mise en place de la gouvernementalité néolibérale, pour en montrer la pertinence dans la compréhension de ce qui est en jeu avec le management global des flux migratoires. Relues par D. Pieret, les analyses de M. Foucault permettent de saisir la reprise de la théorie du capital humain sous forme de « la mobilité comme capital » qui fait du « migrant un investisseur de lui-même » (M. Foucault) et requiert d'autres investissements contextuels que M. Foucault nomme « une intervention de type environnemental » (p. 201). La gestion des frontières, par exemple, n'est plus simplement ordonnée à la seule production de sécurité, elle entre, comme l'écrivait Sandro Mezzadra, dans « une production légale d'illégalité et un procès correspondant d'inclusion des migrants par l'illégalisation » (p. 249) qui font de la division raciale et de la

repression des étrangers une composante de la gestion du rapport social. Les frontières sont un élément clé du dispositif mis en place par le capitalisme globalisé. Aussi la privation de droits qui caractérise les migrants sans papier, loin d'être une simple soustraction les condamnant à la vie nue² d'hommes sans qualités, leur ajoute en réalité une propriété très estimable pour le capitalisme : « leur disqualification les requalifie » pour la vie illégale (p. 241), en constituant ainsi une réserve de main-d'œuvre transnationale vulnérable et malléable.

Le gouvernement de la mobilité est aussi ce qui intéresse Thomas Nail lorsqu'il élabore une théorie de la frontière. « La gestion des flux migratoires », écrit D. Pieret, nécessite des points de ralentissement, d'arrêt et d'accélération des mouvements » (p. 204). C'est cette dynamique et sa signification dont T. Nail propose une théorie sous la forme de ce qu'il nomme *border know power* (le pouvoir cinétique des bords). Celle-ci ne mobilise pas les analyses foucauldienne mais s'appuie sur un mode de pensée emprunté à Gilles Deleuze, certainement plus sensible dans l'ouvrage consacré à la figure du migrant qui constitue en quelque sorte la première partie de celui sur les frontières, et sans la lecture duquel on ne comprendrait pas entièrement l'enjeu de cette théorie. Le migrant, était-il démontré dans le premier ouvrage, est une figure politique du mouvement, en extension comme en intensité, qui traduit la dynamique d'expansion et d'expulsion constitutive de la société à laquelle contribue le pouvoir. À ce titre, le migrant préfigure un nouveau modèle de citoyenneté et de subjectivité contrefactuelles. La compréhension de cette figure comme ensuite de celle de la frontière requièrent une *kinopolitics*, une pensée politique générale des mouvements. Celle-ci permet de conceptualiser les flux (*flows*) en considérant leurs points de conjonction et de disjonction, leurs modes de circulation et de « recirculation », les dynamiques d'expansion et d'expulsion, et de formaliser les jeux de forces à l'œuvre (l'auteur en distingue quatre : centripètes, centrifuges, tensionnelles et élastiques). La *kinopolitics* décrit en termes de mouvements les appropriations que le capitalisme fait des déplacements migratoires et des déclassements sociaux. Elle inscrit dans une même

1 Gary Becker *Human Capital: A Theoretical and Empirical Analysis with Special Reference to Education* (1964) Chicago: The University of Chicago Press 1993

2 Thème développé par Giorgio Agamben dans *Homo sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue*. Paris: Seuil 1997 (1^{re} éd. ital. 1995) et depuis repris à satiété de manière acritique à propos de toutes sortes de situations

dynamique la production des figures migrantes et celle des frontières mouvantes au sein de la société et en ses marges. Etudiant le migrant, T Nail se propose d'en théoriser quatre figures animées par une même *pedetic force*, à la fois force pedestre et *pulsion viatique* : le nomade, le barbare, le vagabond et le prolétaire. Quatre figures d'êtres « en marche » qui sont à la fois les produits des dynamiques propres au capitalisme (expansion) et les créateurs de leurs propres régimes de mobilité irréductibles aux forces économiques, politiques et sociales qui travaillent à leur expulsion.

La théorie des *borders*¹ (à la fois bords et bordures) est complémentaire et dépendante de la théorie du mouvement comme théorie des dynamiques sociales. Si l'expulsion est un processus de dépossession du statut social assurant l'expansion d'une forme de société (et pas seulement de la société capitaliste), alors les différents types de bordures sont des opérateurs de divisions sociales puisqu'ils introduisent des séparations, des bifurcations, des retentions, des retours, etc. T Nail dégage quatre caractères des bords, définit ensuite trois fonctions sociales cinématiques des bordures pour travailler enfin quatre figures de limitations. Premièrement, un bord est un *in between*, il est entre, non seulement entre deux États, mais entre deux états dont il produit la séparation autant qu'il la signifie. C'est une force productive qui crée un état entre deux états. Deuxièmement, un bord est dynamique et non statique, il est en mouvement, non seulement parce que les bords se déplacent d'eux-mêmes mais aussi parce que différentes forces travaillent à les faire évoluer. Troisièmement, un bord ne peut pas être compris en termes d'inclusion et d'exclusion mais seulement en termes de circulations puisqu'il reoriente les trajectoires d'expansion et d'expulsion. Enfin, un bord ne peut se réduire à une détermination spatiale, c'est un opérateur de mobilité, une dynamique, un processus. Les *borders* sont moins les produits d'une société que les ordonnateurs de ses configurations sociales évolutives.

Les bordures remplissent quatre fonctions. En qualité de marques ou de traces, elles signifient un point de bifurcation dans le flux continu d'un mouvement (expansion). En qualité de limites, elles indiquent une ligne de partage qui synthétise les marques laissées par un mouvement et dessine

les marges d'un territoire (expulsion). En qualité de délimitation (*boundary*), elles procèdent au travail de départage entre l'intérieur et l'extérieur (compulsion). Enfin en qualité de frontière (*frontier*), elles composent, en cristallisant les trois autres fonctions, la dynamique propre au processus de mobilisation continue. Aussi la frontière n'est-elle pas à comprendre uniquement comme la bordure d'un territoire définissant l'au-delà d'un pays mais aussi et avant tout comme la production interne de divisions continues constitutives du rapport social. L'auteur met cette théorie à l'épreuve en examinant les dispositifs constitués par quatre technologies matérielles de bordage : la barrière, le mur, la cellule, le poste de contrôle (*checkpoint*). L'analyse de ce dernier dispositif est déployée sur deux chapitres qui décrivent les opérations de contrôle, de sélection, d'information, etc., qui contribuent à l'incessante reconfiguration du corps social et à l'élaboration du savoir que la société prend d'elle-même et auquel elle se soumet. C'est dans ces pages que l'on retrouve certaines des analyses de M Foucault sollicitées dans le livre de D Pieret.

Enfin, il est remarquable que les deux ouvrages mentionnés de T Nail, *La figure du migrant* et *Théorie de la frontière* (si l'on choisit de traduire ainsi *Theory of the Border*) s'achevent l'un comme l'autre par une analyse minutieuse, originale et critique de la manière dont fonctionne le dispositif frontalier de contrôle sélectif des migrations entre le Mexique et les États-Unis. Le premier volume examine la migration mexicaine du point de vue des forces à l'œuvre pour le migrant : centripète, centrifuge, tensionnelle, élastique et pedestre. Le deuxième volume examine la frontière entre le Mexique et les États-Unis du point des technologies que rencontrent ces forces et des répartitions qu'elles induisent si on les considère sous l'angle de la barrière, du mur, de la cellule ou du *checkpoint*. L'auteur conclut en indiquant qu'il n'y a pas contradiction entre la globalisation et la multiplication des processus de frontierisation : les frontières sont elles-mêmes des processus mobiles destinés à rediriger, à remettre en circulation et à faire bifurquer les mobilités sociales, pas à les arrêter (p. 221).

Il serait aisé d'opposer à ces travaux, qui s'efforcent de décrypter la rationalité inhérente à

1 Il faut noter que l'auteur utilise trois termes qu'on a souvent tendance en français à traduire indistinctement par frontière : *border*, *boundary*, *frontier*. Dans la logique de l'auteur, ces termes désignent non des choses différentes mais des opérations distinctes.

l'économie capitaliste des migrations et à la fonctionnalité systémique des systèmes d'endiguement, de confinement et de redistribution des différents mouvements de population, l'imperatif anthropologique ou moral de l'hospitalité. Mais on peut aussi choisir de relever que l'hospitalité elle-même est moins une propriété de la nature humaine ou une prescription éthique qu'une décision politique réfléchie, d'ailleurs susceptible à ce titre d'être récupérée à son bénéfice par le *migration management*. Sous le titre *Politique de l'hospitalité*, Benjamin Boudou propose une généalogie de l'hospitalité vouée d'une part à en relever et éclairer ce qu'il nomme les dimensions mythiques, mais destinée d'autre part à faire ressortir sa signification proprement politique. Dans une enquête à la fois thématique et historique, l'auteur considère cinq vertus propres à l'hospitalité, constitutives de cinq mythes : celle-ci a été dite une disposition de la nature, le résultat d'un contrat, l'expression de la charité, le ferment de la sociabilité, l'obligation de l'alterité. Naturelle, elle est l'objet de l'anthropologie qui construit le mythe de l'hospitalité sauvage, contractuelle, elle est l'objet de la philosophie classique qui étaye le mythe de l'hospitalité antique, charitable, elle est l'objet de la problématisation religieuse qui accompagne la formation des corps politiques tout au long du Moyen Âge et contribue à renforcer le mythe de l'hospitalité sacrée, inclination sociable, elle est l'objet d'une élaboration juridique qui, de Vitoria à Kant, forge le mythe de l'hospitalité cosmopolitique, vertu de l'alterité, enfin, elle est l'objet d'une éthique qui, singulièrement avec Jacques Derrida, érige le mythe de l'hospitalité inconditionnelle. Chacune de ces considérations est l'occasion d'une analyse documentée et fine des attendus de l'hospitalité et des raisons qui en ont fait le cœur du système des échanges, de la conversion de la guerre en civilite, de la reconnaissance de l'étranger entre souveraineté étatique et déférence mercantile, de la lente édification d'un droit cosmopolitique et de l'exigence inconditionnelle de l'autre.

Le mérite de cette reconstruction généalogique réside cependant dans son point d'arrivée que formule la conclusion de l'ouvrage. Il faut comprendre à quel problème le concept doit

repondre et comment envisager une sortie politique du dilemme bienfaisance ou justice. Or, ce problème est celui de la domination, et un concept politique de l'hospitalité établit comment diminuer la domination et empêcher que l'exclusion ne l'augmente (p. 216) : « Une politique de l'hospitalité, conclut l'auteur, protège de la tyrannie des nationaux sur les étrangers, de l'inégalité de considération des citoyens et des non-citoyens, du refus que les nouveaux venus puissent participer à la définition de l'« identité nationale » et à l'ensemble des politiques qui s'exercent sur eux » (p. 217).

Dans son approche et ses conclusions, cet ouvrage rejoint une étude antérieure menée en Argentine par Ana Paula Penchaszadeh¹ qui, après avoir aussi considéré les rapports de l'hospitalité au don, à la souveraineté, à la naissance et la mort, à la démocratie avec ses héritages et ses promesses, débouchait de manière plus directement politique sur le fait que la détention des étrangers et des migrants constituait un problème politique majeur qui ne pouvait être surmonté que par un renversement de perspective : non pas concéder à l'hospitalité une signification politique mais saisir au contraire qu'une politique ne saurait être dite démocratique si elle était inhospitalière. La politique aurait pour principe l'hospitalité qui prévient la guerre et les divisions en convertissant l'hostilité en possible aménité. Loin du *migration management* et de la gestion des flux, l'hospitalité est la face glorieuse de la migration qui redonne à la frontière sa signification politique non regaliennne d'être le seuil où l'on accueille l'étranger et l'invite à prendre part à la communauté politique.

Étienne Tassin –
Université Paris Diderot/EHES